

Didier Voyerne

# Le palindrome

Roman

AlterPublishing

**Didier Voyerne**

**Le palindrome**

Roman

AlterPublishing

Photo de couverture :  
Toute reproduction interdite

Photo de 4<sup>ème</sup> de couverture :  
Toute reproduction interdite  
Photo de Jean-Marc Pettina

© AlterPublishing, 2020 – 1<sup>ère</sup> édition  
ISBN : 979-8623073662

*« On a deux vies, et la deuxième commence  
quand on se rend compte qu'on n'en n'a qu'une »*

*Confucius*

## **La biographie de Didier Voyerne**

Didier Voyerne est né en 1956 à Compiègne au sein d'une famille de quatre enfants dont il est le dernier. Il habite aujourd'hui la Région Parisienne mais le midi de la France, où il a passé son enfance et son adolescence, et l'île de La Réunion, patrie de son épouse, sont aussi des lieux qu'il aime à fréquenter. Il est marié, père de trois fils et beau-père de deux filles, mais aussi grand-père trois fois.

Après trois ans passés au Lycée Militaire d'Aix-en-Provence où il obtient son bac, il suit une année de classe préparatoire à HEC au Lycée Louis-Le-Grand à Paris puis intègre l'ESSEC à Cergy-Pontoise. Il suivra plus tard des études au Conservatoire National des Arts et Métiers où il obtiendra un Master 2 en Stratégie et Expertise Financières.

Pendant plus de vingt ans, il a pratiqué les échecs en compétition. Il aime la marche, le ski alpin et la randonnée en forêt ou en montagne ainsi que les sorties ou voyages itinérants en VTT.

Il mène une vie professionnelle intense exercée dans diverses entreprises industrielles ou de services dans les domaines comptables et financiers. La finance d'entreprise, dont il connaît toutes les techniques et toutes les facettes, est le métier de Didier Voyerne. Il l'a enseigné pendant de nombreuses années à l'ESSEC et intervient aujourd'hui au Conservatoire National des Arts et Métiers. Il a également co-écrit sur cette matière des ouvrages techniques tels que *La Nouvelle Trésorerie d'Entreprise* (Dunod), *Le Credit*

*Management en pratique* (Les Éditions d'Organisation), *Le Besoin en Fonds de Roulement*, *Le Crédit Inter-entreprises* et *La Finance Participative au service des entreprises* (Economica/Collection AFTE) ou participé à un ouvrage collectif *Finance et Contrôle au quotidien* (Dunod).

Cependant, le théâtre, le cinéma et la littérature sont ses centres d'intérêts personnels, et l'écriture son envie profonde. Il a écrit trois romans, dont deux publiés aux *Editions Thélès* (Paris) : *Le Talent de Vincent* et *Le Gonmina* ; et l'un chez *AlterPublishing* : *Le Palindrome*. Il a aussi écrit *Têtes en l'hair* et *L'anachorète parisien*, deux pièces de théâtre publiées chez *AlterPublishing*.

Au-delà de son amour des mots et des arts, que ce soit la peinture et la littérature, il y exprime un romantisme moderne et un goût prononcé pour ses personnages qu'il fait évoluer dans des contextes forts en émotions et dans des lieux marquants.

## **Le palindrome**

## Dehors

*On m'a privé de liberté, dur euphémisme pour dire que j'étais en détention, enfermé quoi !*

05.50 s'affichent à la pendule à affichage numérique au-dessus du guichet. Pourquoi sort-on toujours d'un tel endroit aussi tôt ? Pourquoi en sort-on toujours en hiver ? Douze ans de solitude forcée, de froid au cœur doivent-ils nécessairement s'accompagner de froid au corps que provoque le frimas d'un petit matin de février ?

Douze ans ! C'est assez pour que ce qui vous reste de famille s'évanouisse dans ce monde qui fuit toujours le malheur des autres. C'est assez pour que la peau de chagrin de l'amitié ne vous laisse qu'une paire d'amis dont vous finissez par douter du pourquoi de leur affection durable dans cette atmosphère friable. Paradoxalement, on en vient à se demander s'ils n'ont pas quelque intérêt égoïste à cette relation qui leur coûte sans rien leur apporter, en apparence du moins. Ou alors, c'est ça, la vraie amitié.

Douze ans ! Cela ne suffit pas à tuer tout espoir, à vous tuer tout court. C'est une immense parenthèse



de vie comme une retraite mystique dans un désert. Ce n'est pas un coma, c'est un arrêt sur image qui laisse l'esprit vagabonder alors que le corps reste statique.

Il est six heures du matin. Il a neigé cette nuit. Pas suffisamment pour que les choses soient belles, suffisamment pour qu'elles soient tristes. Le boulevard Arago suinte la brume et étale sa solitude. Un pâle soleil commence à lutter avec cette ouate poisseuse et vient de parvenir à y glisser un rayon. Je suis comme un aveugle qui a juste recouvré la vue et, même pâlichonne, la lumière du jour me fait cligner des yeux, presque à me faire souffrir.

La valise qui prolonge ma main contient quelques habits passés de mode. Je n'ai d'autre fortune que celle-ci en plus de moi-même, à peu près encore vivant, à peu près encore digne de me dire être humain. Je n'ai pas de trésor caché me permettant de repartir sur un grand pied, ni d'île où aller en chercher un. Je ne suis pas Edmond Dantès et je n'ai pas connu d'Abbé Faria. Je sors d'ici à la fin de mon temps, sans m'être évadé, sans même avoir essayé ne serait-ce qu'en idée, raison pour laquelle ma bonne conduite m'a fait gagner près de trois ans de liberté. Ce n'est guère glorieux, je le sais bien, mais c'est ainsi. J'en ai même profité pour reprendre des études ; je suis désormais titulaire d'un doctorat en finance d'entreprise et d'une licence de chinois.

La première chose que l'on a envie de faire quand on sort de ce grand enfer, c'est parler. Parler est la chose la plus importante, parler à quelqu'un, n'importe qui pour dire n'importe quoi, d'un simple bonjour jusqu'à une longue tirade. Parler, c'est exister. Celui qui ne parle plus désapprend sa langue, réduit sa pensée, tarit son imagination, meurt de l'intérieur. Cependant, à six heures du matin, à qui parler ? Je vois bien, sur mon chemin, une dame qui sort son chien, engoncée dans un vieux manteau au col de fourrure plus très fraîche quoiqu'artificielle et pas vraiment prête à tailler une bavette ; des éboueurs qui, dans le fracas des poubelles qu'ils manipulent et du moteur du camion qui lance son ronflement diesélique à chaque saut de puce qu'il fait pour passer de porte en porte, ne se parlent même pas entre eux. Alors, il n'y a véritablement qu'une seule solution : un café. Ce n'est qu'aux Gobelins, que j'en trouve un ouvert.

– Bonjour, dis-je très fort en rentrant, faisant sursauter celui qui semble être le patron vu qu'il est le seul à être là et que pas un employé n'accepterait de faire une ouverture si matinale, vous vendez des tickets de métro, des jetons de téléphone ? continué-je histoire de dire quelque chose.

– Il y a longtemps que cela ne se fait plus ni les uns, ni les autres. Avec les portables et les cartes de métro à puce, ça a disparu et bien d'autres choses d'ailleurs. Mais d'où sortez-vous, Monsieur ?

– Ah ! hésité-je, je sors de l’oubli où je m’étais perdu. En fait, je viens de nulle part, de province, de Paris. Ce que je sais de Paris, je l’y ai égaré et ça m’a pris plus de douze ans. Et je me suis égaré moi-même.

– Oui, je sais.

– Comment ça ?

– Pratiquement tous ceux qui en sortent, je veux dire de la Santé, à cette heure-ci échouent dans mon café et me disent à peu près la même chose. J’ai l’habitude.

– Pouvez-vous me parler ?

– Comment ?

– Oui, donnez-moi des nouvelles.

– Vous n’aviez pas la télé.

– Si. Mais j’ai envie qu’un être humain en chair et en os me parle ; alors, s’il vous plaît, parlez-moi de ce que bon vous chante.

Je suis le seul client. Malgré ma demande bizarre, sans que je sache s’il a bien compris pourquoi j’ai besoin de cela, le patron du café commence à me parler. Et puis, je ne peux plus l’arrêter. Politique, sport, économie, faits divers, tout y passe. Et bien meilleur que le présentateur du vingt heures ! À chacune de mes questions ou de mes remarques, il répond, il enchaîne, il s’anime, ponctuant ses propos de coups de lavette presque rageurs et, en tout cas inutiles, sur son zinc. Peut-être que lui aussi a envie de parler, quoique pour d’autres raisons que les miennes.

– En fait, en douze ans, il me semble que je n'ai pas raté grand-chose, le monde tourne toujours de la même mauvaise façon avec ou sans tickets de métro ou jetons de téléphone, remarqué-je. Servez-moi un café, s'il vous plaît.

– Et vous savez ce que vous allez faire maintenant ?

– Visiter Paris !

– Bonne idée.

Je sirote l'express de comptoir comme s'il s'agissait d'un verre de Romanée-Conti. C'est bête un express, pourtant c'est bon. Enfin, surtout celui-là est bon. Qui de ceux qui en boivent machinalement chaque matin sait combien c'est divin un petit noir matinal sur le rade d'un café d'où tu peux sortir et rentrer comme tu veux, sans rien demander à qui que ce soit, juste parce que tu l'as décidé.

– Je peux sortir ?

– Vous voulez fumer ?

– Non, je ne fume pas, pourquoi ?

– Parce que, désormais, c'est interdit de fumer dans les lieux publics.

– Ah !

– Mais pourquoi votre question ?

– Pour que vous me répondiez simplement : oui !

– Alors, oui !

Je m'offre cet immense plaisir mais reviens très vite ; il ne fait pas si chaud.

- Je vous dois combien ?
- Je vous l'offre.
- Merci. Le métro est où ?
- Juste au coin de la rue, à gauche.

La chaleur du métro me réconforte comme m'a réconforté la voix du patron du café. L'heure d'affluence est proche, les couloirs et les quais commencent à se peupler. Je retrouve là des êtres dont j'ai été privé. Des hommes, des femmes. Des femmes !

Cela me fait penser à celui qui fut mon compagnon de cellule pendant cinq ans. Il s'appelle Antoine. Nous avons vécu côte à côte, au sens propre comme au sens figuré, dans une pièce de douze m<sup>2</sup> avec une fenêtre à barreaux haut perchée, un lavabo sans bonde au-dessous d'un miroir mité, un WC sans lunette. Partager le même rouleau de papier hygiénique, cela crée des liens. Il est sorti trois ans avant moi, ayant purgé sa peine et j'ai eu de ses nouvelles une seule fois, cela semblait bien aller. J'ai son téléphone, j'ai son adresse, s'il n'en a pas changé ; je ne manquerai pas de l'appeler, évidemment. Donc, Antoine me disait :

- Il y a trente pour cent des femmes qui sont des salopes et soixante-dix pour cent qui sont bien ; chez les hommes, c'est la proportion inverse. Cependant, les hommes salauds le sont bien moins

que les filles salopes et les filles bien sont mieux que les mecs bien.

– Ouh là là ! Compliquée, ton explication ! T'es sûr de tes chiffres ?

– En fait, reprit-il sans faire attention à ma remarque, dès que tu es en relation avec une fille, le combat commence ; au début, on ne se méfie pas et pourtant c'est là qu'il faudrait s'en préoccuper.

– C'est comme un client en affaires ; il faut préparer le dossier contentieux dès la signature du contrat.

– Exactement ! Tout comme le mariage est la première étape du divorce.

– Et tu crois en l'amour ?

– L'amour des femmes ?

– Oui, c'est bien d'elles dont on parle ! Les femmes ne sont-elles pas le symbole de l'amour, l'amour même ?

– Les femmes parlent d'amour mais ne savent pas vraiment ce que c'est. Je pensais que c'était les femmes qui savent ce qu'aimer veut dire ; je crois désormais que ce sont les hommes qui connaissent l'amour et elles qui le trahissent. Aimer pour elles, c'est s'aimer à travers l'autre, c'est aimer que l'on dise qu'on les aime ou pire qu'elles sont belles. Les *plus* belles ! Non, plus belles que les autres ! Elles cherchent des miroirs à leur amour d'elles-mêmes de telle sorte que cela revienne vers elles. Nous sommes des faire-valoir, quoi !

Sa pensée se perdit. À quoi, à qui pensait-il ?

– Et toi, tu as une femme qui t’aime ? Peut-être celle qui vient te voir chaque semaine ? repris-je.

– J’avais, j’ai peut-être encore. Cette femme ? Non, pas celle-ci. Celle-ci me dit qu’elle m’aime, néanmoins ce n’est pas vrai. Elle veut le croire, elle se ment à elle-même. Tu sais, pour les femmes, le mensonge est une des formes de la vérité. Comme les autres, elle ne fait que s’aimer elle-même, se rassurer, faire son devoir d’aimer un homme... Faire son devoir, la pire des choses en amour.

– Et toi, tu l’aimes ?

– Oui, enfin pour le moment. En fait, je l’aimais en entrant ici et je suis resté sur ce sentiment. Pour être honnête, je sais qu’il souffre d’obsolescence et qu’en sortant il sera mort, épuisé de ne s’être plus nourri de l’autre et des choses de la vie, victime de l’attrition du temps mais aussi de l’usure qui vient de la non-utilisation.

– Alors qui ?

– Je ne sais pas.

– Que me dis-tu là ?

– Je veux dire que je ne l’ai pas encore rencontrée, pourtant je sais qu’elle existe et que je la trouverai, plus tard, dehors, dans un autre monde car je serai alors un autre homme.

Antoine est un intellectuel autodidacte. Son bon sens, sa curiosité, sa capacité à mettre en relation les choses qu’il observe compensent largement des heures et des heures qu’il n’a pas passées sur les bancs du lycée ou de la fac. C’est un pragmatique, un

concret, un manuel qui réfléchit, un créatif qui réalise. Après son CAP de coiffure et quelques années d'exercice dans un salon, il fit un peu tous les métiers de l'ombre de l'art et de la culture qu'il menait, pour certains, de front : déménageur d'œuvres d'art pour les expos, régisseur de théâtre, guide culturel, ouvrier. C'est par ses pratiques du salon qu'il obtenait des introductions, certes par la petite porte, auprès de théâtres, musées, galas et autres manifestations. Et c'est aussi par là qu'il s'était retrouvé de fil en aiguille en prison pour recel de tableaux et de sculptures volés, ce dont je n'ai jamais vraiment su s'il était coupable ou innocent. Cependant, la prison n'avait pas entamé sa joie de vivre, je trouvais même qu'il y voyait là une expérience de vie intéressante et formatrice. D'autant que c'est là, entre ces quatre murs, qu'il s'était mis à lire, de Proust à Tchekhov, de Rimbaud à Miller, de Garcia Lorca à Moravia, de Dickens à Zola, de Wilde à Dostoïevski. Il me bluffait d'ailleurs. Un jour, il me dit :

– C'est parce que l'infini existe que Dieu n'existe pas.

Je levai la tête, laissant mon stylo suspendu au beau milieu d'un caractère chinois que j'étais en train de tracer, ce dont j'ai horreur d'ailleurs – pas de tracer, d'être interrompu dans cet exercice ! –, complètement stupéfait.



– Qu'est-ce qui t'arrive ? Une crise mystique ou une crise de foie ? ironisai-je en portant ma main au côté droit de mon ventre.

– Arrête ! Je suis sérieux.

– Que lis-tu ?

– Un essai sur Giordano Bruno. Une fois que tu as démontré l'infini de l'univers, la chose est claire, reprit-il sans se démonter, Dieu n'existe pas !

– Beaucoup partent de la proposition inverse, tu sais. Dieu étant infini, transcendant, intemporel, il existe de toute éternité et de tout horizon.

– Oui, cependant l'infini ne se définit pas, l'infini se constate ; il ne crée rien, n'a aucun objectif, n'a ni passé, ni futur.

– Tu vois tu es d'accord avec eux.

– Tu ne me laisses pas finir sur l'infini ! s'amusa-t-il, l'infini ne peut se préoccuper de choses finies. C'est le propre même de l'infini de n'avoir aucune contingence. Pourquoi se préoccuperait-il de l'une d'entre elles parmi les milliards qui le peuplent ? On ne peut être infini et avoir un dessein pour une chose finie. Les religions disent que Dieu est infini, pourquoi se préoccuperait-Il de nous ?

– Parce que c'est nous !

– Justement ! Imagine qu'à un moment il n'y ait plus sur cette Terre aucun être vivant, plus aucune vie organisée, qu'il n'y ait que des pierres et du vent comme d'ailleurs sur toutes les planètes que nous connaissons, que ferait Dieu de ce monde, qu'elle serait sa raison d'être. Dieu n'existe que parce que les

hommes existent ; pas d'hommes, pas de Dieu.

– D'accord, mais là tu ne penses plus l'homme que comme enveloppe charnelle. Que fais-tu de son âme ?

– L'âme n'existe que parce que le corps existe.

– Pourtant Giordano Bruno te dit le contraire, c'est le corps qui est placé dans l'âme !

– L'homme a besoin de se rassurer. Il doit croire à une vie éternelle pour supporter sa vie temporelle. À supposer que l'âme survive à son corps, demeure-t-elle un ensemble cohérent et bien circonscrit ou se fond-elle dans un tout indistinct ? Reste-t-elle finie, individualisée, dans l'infini ? Demeurons-nous ce que nous étions sous une autre forme ? Et dans quel but ? On ne peut croire à un Dieu infini et espérer perdurer comme une entité finie ; on disparaît, tout simplement. Et, si nous disparaissions, Dieu, en tout cas l'idée de Dieu, avec nous. Alors qu'Il existe ou qu'Il n'existe pas n'a aucune importance puisque personne ne peut plus en parler... sinon lui-même ! On n'existe que parce que l'autre existe, CQFD !

– Tu as l'air bien sûr de toi. Tu ne doutes même pas ?

– Ce qui m'énerve chez le croyant, c'est l'absence de doute. En réalité, ce n'est pas de croire qui ôte le doute, c'est le doute qui permet de croire ; celui qui ne doute plus, ne croit plus ; le religieux, le croyant qui ne doute pas de ses dogmes ne croit plus, il idolâtre.

- Alors, tu crois ou tu ne crois pas ?
- Je sais que j'existe et je sais que je fais le voyage de la vie. Après, je ne sais pas, on verra bien.
- Comme le dit Shakespeare, il n'y a pas de plus beau voyage que celui qui ne mène nulle part<sup>i</sup> !
- Ah, ça j'aime bien ! Vivons avant de savoir ce qui se passe après ! conclut-il en se replongeant dans son livre.

Les stations défilent, je ne sais pas où m'arrêter. Je finis par échouer à Opéra, je prends une correspondance. Pour aller où ? Je n'en sais rien. Le hasard me conduit aux Champs Élysées : quand on retrouve Paris, quoi de plus évident que les Champs ?

Huit heures. En sortant du métro, je remarque devant moi une femme qui avance tête baissée comme si elle portait sur les épaules la misère du monde. D'un seul coup, elle s'arrête, se baisse aussitôt et ramasse une pièce de monnaie, enfin quelque chose comme ça. Elle se retourne, regarde l'objet et sourit ; elle repart réjouie, tête haute, les épaules allégées. Ce qu'elle a dans les mains ne vaut rien, ce qu'elle a dans la tête est immense. Comme quoi la fortune – la fortune, pas la richesse – vient à ceux qui regardent par terre car elle est à leurs pieds plutôt qu'à ceux qui regardent loin l'horizon, font des plans, se projettent et ne la trouvent jamais comme si à chaque pas qu'ils font elle reculait d'autant. La fortune est là, toujours : il faut la reconnaître et la saisir dès qu'elle se présente.

Il y a du monde sur la belle avenue – d’aucuns disent : *la plus belle !* Quelle prétention ! Faut-il ne pas avoir voyagé ou être un patriote trop imbu pour être honnête ! – et moi j’ai l’air d’un con avec ma petite valise défraîchie et peu d’argent en poche. Ils sont tous pressés, emmitouflés, le regard vague, ne s’intéressant à personne.

Ai-je bien eu raison de sortir de ma taule ?

J’ai quarante ans et plus de douze ans d’expérience de prison sur mon CV. Je ne sais pas où aller. Suis-je aigri ? Non, pas vraiment. Pour tenir, je me balançais des pensées idoines : « On ajoute à l’esprit ce qu’à la chair on ôte »<sup>ii</sup> ou « Ce qui ne tue pas rend plus fort »<sup>iii</sup>. C’est bête, toutefois ça marche, cette sorte de mantra ou de prière qui occupe l’esprit et qui donne une certitude : « Je m’en sortirai ! ». Je suis sorti, effectivement, mais de là à dire que je m’en suis sorti, il y a un grand pas. Mon corps est hors de la prison, cependant mon esprit est encore incarcéré, non pas par la prison des hommes mais par les murailles fantasmagiques que j’ai érigées pour me protéger et qui sont loin d’être tombées ce matin parce que j’ai franchi un seuil à cinq heures cinquante.

Allons ! Du courage ! Il faut faire quelque chose de symbolique quoique concret. Je compte mon argent, symbole comme un autre. J’ai de quoi me payer le coiffeur et changer de garde-robe. Attention, pas de

quoi faire des folies ! Ici, c'est trop cher, je vais aller au quartier Saint-Antoine.

Première chose, le coiffeur. Se raser la tête me semble une évidente façon de repartir à zéro avec une boule au même niveau, se débarrasser d'un attribut inutile, plus exactement distinctif. Les cheveux c'est se cacher derrière un voile, se construire un personnage, endosser un costume qui fait autre. Moi, j'ai besoin de me retrouver, de recommencer presque à nu.

J'évite les coiffeurs qui affichent le nom de quelqu'un d'autre, célèbre, certes, mais dont ce ne sont pas les mains qui coiffent. Étrangement, on appelle ce mensonge une franchise. Je repère assez vite un salon à la devanture défraîchie, au mobilier professionnel désuet, aux miroirs dont les bords ont perdu leur tain. À l'intérieur, le coiffeur est à l'ouvrage sur un client. Le premier a les cheveux blancs, soixante ans, plus peut-être, mince, très alerte, aux gestes grandiloquents du barbier à l'ancienne, du barbier de théâtre. Il tient peigne et rasoir comme on tient un archet, les doigts légèrement écartés, le petit presque relevé. Manifestement, ses mouvements sont au rythme de ses paroles qu'il débite avec faconde et qu'il appuie d'expressions de son visage. L'autre, le client donc, est certainement plus âgé, si gros que l'on a du mal à distinguer le siège qui l'accueille et souffre

certainement à le porter, si grand que son officiant capillaire doit presque se dresser sur la pointe des pieds pour atteindre le sommet de son crâne bien qu'il soit assis. Cet imposant client a de longs cheveux encore bruns, curieux pour un homme de cet âge. À voir sa corpulence, j'ai l'impression qu'il a dû être autrefois un catcheur dont la force de Goliath tenait autant à ses muscles qu'à sa tignasse. Il parle lui aussi, tout autant que le coiffeur, comme si tous deux menaient deux conversations parallèles. Je les observe par la vitrine sans me cacher, ils ne me voient pas trop absorbés qu'ils sont par la scène qu'ils jouent. Au bout d'un quart d'heure, Figaro en a fini avec l'Ange du démon qui s'extirpe du pauvre fauteuil. Bon sang, il fait au moins deux mètres pour certainement cent dix, cent vingt kilos. Je rentre avant qu'il ne sorte car je ne veux pas être écrasé à son passage.

– Bonjour, pouvez-vous me coiffer maintenant ?

– Bien sûr, Monsieur... Allez, Giacomo, bonne journée, à la prochaine, enchaîne-t-il avec son impressionnant client, et fais gaffe de ne plus t'en prendre à plus petit que toi.

– T'en fais pas, quand je sors de chez toi, je ne sais pourquoi, je me sens aussi léger qu'un petit rat de l'Opéra.

– N'exagère pas.

Le catcheur sort, un peu en biais quand il franchit le seuil, le chambranle n'étant pas assez large pour lui.

– Extraordinaire, ne puis-je m'empêcher de dire.

– N'est-ce pas ? Il a été lutteur, puis a travaillé dans un cirque ; il me fait un peu penser à Anthony Queen dans *La Strada* ou à Mickey Rourke dans *The wrestler*. Installez-vous. On vous coiffe comment ?

– Ras, le plus ras possible.

– Une nouvelle vie commence ?

– Oui ! Comment savez-vous ?

– Quarante-cinq ans de coiffure.

Du bout de ses longs doigts, il prend à la fois délicatement et fermement les ciseaux – pas une tondeuse, objet vulgaire pour un vrai barbier – de sa main droite et le peigne de la main gauche, s'arrête un instant tel un chef d'orchestre prêt à lancer celui-ci d'un coup sec de sa baguette. Il m'envisage ou plutôt me dévisage afin de visualiser le résultat final à atteindre. Ça y est, il semble s'être décidé ; il prépare maintenant mentalement le sujet dont il va me parler car il lui faut un accompagnement à sa prestation de base. Bêtement et intérieurement, je me prends à fredonner :

*Figaro ! Son qu'à.*  
*Ehi, Figaro ! Son qu'à.*

*Figaro quà, Figaro là,  
Figaro sù, Figaro giù,  
Pronto prontissimo son come il fulmine :  
sono il factotum della città.  
Ah, bravo Figaro ! Bravo, bravissimo ;  
a te fortuna non mancherà.<sup>iv</sup>*

Il fait semblant de ne rien entendre.

– Qu'est-ce que vous pensez du Grand Paris ? question du barbier qui me fait revenir de mon court voyage à Séville.

– Je n'en sais rien. Disons que, ces temps-ci, j'étais loin de l'actualité. Dites-moi.

Pourquoi me parle-t-il de cela ? Je ne suis pas sûr qu'il le sache lui-même. Il ne fait guère que synthétiser tout ce que ses clients lui disent sur n'importe quel sujet. Il n'a pas besoin de lire les journaux, d'écouter la radio, ou de regarder la télé, ils le font pour lui et le lui restituent. Alors comme tout bon coiffeur, il est généreux et rend les informations qu'il glane en y ajoutant son grain de sel. Somme toute, c'est un relais d'opinion. J'en viens à penser que tout homme politique devrait passer sa campagne non à serrer des mains sur le marché mais à se faire coiffer dans tous les salons de sa circonscription.

Après le Grand Paris, il me parle des subprimes, de la crise grecque, des talibans et de la burkha. Il ne



se pose même pas la question de savoir si cela m'intéresse, ni même si j'y comprends quelque chose : pour lui c'est évident. Je le laisse parler en ponctuant par quelques borborygmes qu'il interprète évidemment comme des approbations à son discours, discours ponctué de questions qu'il pose et auxquelles il ne me laisse aucunement le temps de répondre car il le fait si bien lui-même.

– Et voilà ! conclut-il en se saisissant du miroir pour me montrer qu'effectivement, de toutes parts, je suis rasé de près.

– Merci, je réponds machinalement car, pour une boule à zéro, il n'y a guère à apprécier si le travail est bien ou mal fait, il suffit de constater qu'il est fait. Je vous dois ?

– Vingt euros.

C'est un peu cher. Toutefois, avec tout ce qu'il m'a raconté, j'ai économisé la lecture d'au moins trois magazines. Je me sens mieux. Comme a dit le catcheur, je veux dire le lutteur, je me sens plus léger, proportionnellement plus que lui d'ailleurs. Maintenant des vêtements. Il y a ici quelques soldeurs dont le coiffeur m'a indiqué les adresses. Celui qu'il m'a recommandé fait l'affaire, je n'ai de toute façon pas de quoi faire toutes les boutiques. Deux jeans, quelques t-shirts, pulls ras-du-cou, chaussettes, caleçons, une paire de mocassins et une paire de boots, enfin un manteau trois-quarts épuisent mon budget.

Je me suis rhabillé, ai rempli ma valise du reste de mes vêtements neufs et fourré mes oripeaux dans les sacs que m'a donné le soldeur. Je croise un réceptacle à vêtements ; j'y jette les sacs. Des Roms qui rôdent à l'affût sauront tout à l'heure en tirer quelque chose avant que les services sociaux ou les associations ne fassent leur collecte.

Quoi faire maintenant ? Et comment ? J'ai dans mon petit carnet une adresse – deux à vrai dire –. C'est celle d'un ami de mes parents, Oscar. Il était à mon procès, puis m'a écrit au début où j'étais en prison : « Quand tu sortiras, passe me voir chez moi. Et, si je ne suis plus de ce monde, va voir ma jeune sœur qui habite à Saint-Maur. Voici les deux adresses ». Je n'ai plus eu aucun contact avec lui depuis au moins huit ans, dix ans peut-être, je ne sais plus vraiment. Il habite boulevard Richard Lenoir, à deux pas d'où je suis. L'immeuble, un haussmannien décrépi qui ne mériterait rien d'autre qu'un bon ravalement, se dresse face à moi. Cinquième étage, un ascenseur à l'ancienne, avec une porte à double battant en fer ouvragé, qui a du mal à monter deux personnes. Je frappe à la porte.

Oscar m'ouvre, enfin entrouvre, la porte qui est maintenue par une chaîne intérieure. Il glisse son regard par cette ouverture, me regarde longuement, m'introspectant presque.

– Qu'as-tu fait de tes cheveux ? me demande-t-il.

J'ai l'impression de l'avoir toujours connu alors que je l'ai très peu vu, enfin c'est le souvenir que j'en ai.

– Bonjour, Oscar. Je me suis débarrassé de ma vermine.

– Tu as bien fait. Il faut que tu tournes la page. Entre, petit, répond-il en dégageant la chaîne.

À quarante ans, c'est drôle de se faire traiter de drôle. J'ai envie de l'embrasser sans savoir pourquoi, besoin d'affection familiale ou quasi-familiale, je fais avec ce que j'ai. Mais je n'ose pas. Je lis dans son attitude qu'il a eu la même envie et s'est également retenu.

– Tu as faim.

– Si vous avez un steak et des pommes de terre pour faire des frites maison, ce serait un repas de fête.

– Tutoie-moi, petit, tutoie-moi.

– D'accord, Oscar.

Oscar doit avoir quatre-vingts ans, un peu plus peut-être. Quoiqu'un peu voûté, il reste grand ; ses cheveux blancs clairsemés lui donnent encore une allure élégante. D'ailleurs, bien que vivant manifestement seul, il est habillé comme pour sortir ou travailler, je veux dire qu'il ne se néglige pas alors qu'il n'a aucune obligation. Il est maigre, trop

maigre, cela me frappe ; la dernière fois que je l'ai vu, il était mince alors que là il est décharné.

- Tu sais où habiter ?
- Non, réponds-je.
- J'ai quelque chose pour toi. Un petit local au-dessus d'un magasin. Ce n'est pas extraordinaire, je dirais c'est presque indécent, mais c'est tout ce que je peux t'offrir pour que tu restes indépendant. Si tu veux rebondir, il ne faudra au début compter que sur tes propres forces. Il ne serait pas bon que tu aies des béquilles pour réapprendre à marcher. Chanceler, tituber t'obligent à avancer, à affermir ton pas, à remuscler ton corps pour qu'il soit de nouveau fort. C'est seulement là que tu pourras compter sur les autres. Avant, ils t'étoufferaient. Tu veux bien éplucher les pommes de terre ?

Étonnant, cet homme ! En peu de mots, et sans ambages, il dit ce qu'il faut dire à quelqu'un qui n'est pas prêt à tout entendre, je veux dire des avis sans fondements et des conseils non engageants.

- Je n'ai pas le choix, il me semble.
- Nous avons toujours le choix. Il faut choisir la voie qui à terme sera la meilleure et ne pas se limiter à celle qui est possible à un instant donné et qui se finit souvent en impasse. Les circonstances du moment sont une contrainte et non un obstacle. L'important, c'est de compter sur tes capacités plutôt

que sur tes possibilités. Le choix que je te propose c'est la liberté, c'est-à-dire l'indépendance qui laisse intactes toutes les alternatives.

- Qui es-tu, Oscar ?
- Tu le sauras bien assez tôt. Pour le moment, contente-toi de manger, de reprendre des forces.

Il me sert mon steak bleu avec des frites au couteau, un peu molles, je veux dire pas trop cuites, et qui ainsi conservent le goût de la pomme de terre, comme je les aime. Je vais attaquer mais mes mains restent en suspens dans l'air :

- Tu ne manges pas, Oscar ?
- Non, c'est déjà fait ; de toute façon, je n'ai guère faim.
- Moi, oui !
- Ne te gêne pas alors.

Pendant que je mange, pas un mot n'est échangé. Quelques regards entendus, des demi-sourires, des gestes arrêtés au dernier moment par une certaine retenue.

- C'était bon, me senté-je obligé de conclure en croquant la dernière frite.
- Café ?
- Oui.

Il en prend un avec moi, puis, une fois avalé, sans un mot, se lève, ouvre le tiroir du buffet, en sort une

boîte en fer blanc, qui autrefois devait contenir des biscuits, dont il extirpe une enveloppe qu'il me tend. Je l'ouvre : deux mille euros, des clés, des adresses, des numéros de téléphone. Elle était manifestement prête pour ma venue, mission accomplie.

– Voilà. Ton... père m'a laissé un petit pécule pour toi ; il en reste, pourtant je ne te le donnerai qu'en cas de besoin. Et les clés sont ceux du local dont je viens de te parler, l'adresse est sur l'étiquette avec le code de la porte de l'immeuble. Les personnes dont je t'ai donné les coordonnées, tu peux les contacter de ma part, elles t'aideront si besoin est. Il y a celle de ma sœur et aussi celles d'Antoine. J'ai réussi à le retrouver, cela n'a pas été facile, il a souvent changé d'endroits avant de se poser.

- Merci, Oscar.
- Pas de merci, petit. Je fais mon devoir.
- Je peux t'embrasser ?

Oscar a un instant d'hésitation, un semblant de recul. Il me regarde fixement ; ses yeux d'un seul coup laissent passer une émotion. Il se reprend très vite.

- Si tu veux, petit.

Je l'embrasse, au sens vrai du terme. En le serrant fort. Il en fait autant. Des bises sur les joues n'ajouteraient rien ; nous ne nous en faisons pas.

- À bientôt, petit.
- À bientôt, Oscar.

La porte se referme derrière moi. J'entends Oscar qui remet aussitôt la chaîne de sûreté. Une légère lueur éclaire la sombre porte ; il me regarde discrètement par l'œilleton, je fais semblant de ne pas m'en apercevoir. C'est bizarre, je me sens revigoré. Pas seulement par le repas qu'Oscar m'a offert ou par l'argent qu'il m'a donné ou encore par les adresses, dont celle qui m'importe le plus, celle d'Antoine. J'ai ressenti quelque chose d'indéfinissable, un passage d'énergie, un support. Il a réveillé en moi quelque chose d'enfoui que je n'arrive pas à cet instant à saisir, à définir, à expliciter.

Je retrouve la rue et la foule, plus ou moins dense selon les endroits, qui la parcourt. Je ne suis pas seul, je suis un solitaire, c'est-à-dire quelqu'un qui choisit ses moments de solitude et ses moments d'échanges. Et des moments, quels qu'ils soient, j'en ai encore beaucoup devant moi. Ma vie d'homme nouveau commence ici et maintenant. *Grazie mille Figaro, anche a me fortuna non mancherà !*

## Table des matières

La biographie de Didier Voyerne .....	5
Dehors .....	9
Flash-back .....	33
Le petit enfer .....	73
Anna.....	97
Rude pente.....	129
Le déclic.....	157
Le retournement.....	177
Dans le lac.....	195
Retour en grâce .....	213
Quo non ascendet ? .....	235
In fine infini.....	263
Engage le jeu que je le gagne.....	281
Post-scriptum .....	299
Notes de fin de page .....	307



## Notes de fin de page

---

<sup>i</sup> *I would have men of such constancy put to sea, that their business might be everything and their intent everywhere ; for that's it that always makes a good voyage of nothing, Twelfth Night or What You Will (La nuit des rois).*

<sup>ii</sup> Victor Hugo, *La fin de Satan.*

<sup>iii</sup> Friedrich Nietzsche, *Ecce homo*

<sup>iv</sup>

*Figaro ! Je suis ici.*

*Eh Figaro ! Je suis ici.*

*Figaro ci, Figaro là,*

*Figaro en haut, Figaro en bas,*

*Vif très vif je suis comme l'éclair,*

*Je suis le factotum de la cité.*

*Ah, brave Figaro !*

*Brave, très brave,*

*Avec toi la chance toujours sera.*